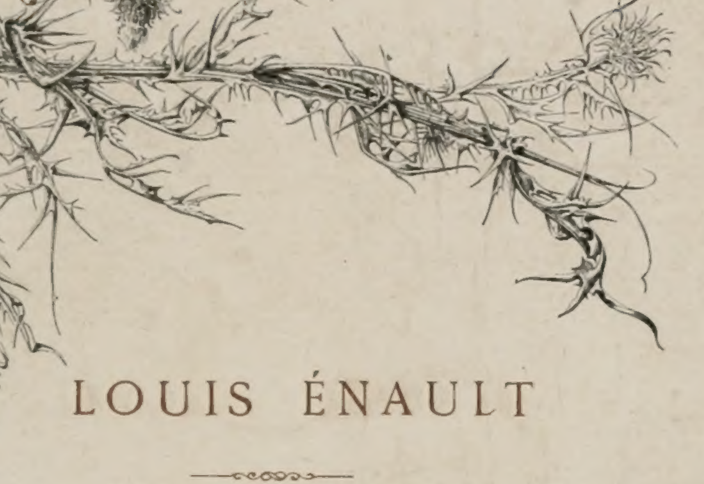


* 5e VOLUME — 2e SÉRIE *



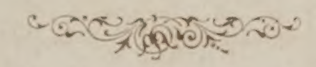
LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1891

CHAMP DE MARS

Volume contenant 40 phototypies hors texte.



PARIS
E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
1891

PARIS-SALON

1891

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine

5e volume de la 2e série

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1891

CHAMP DE MARS

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

IMPRIMERIE
71, RUE LA CONDAMINE, 71

1891

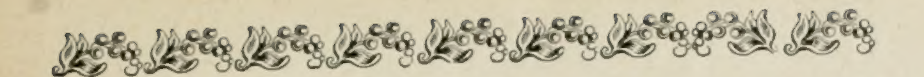


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Au moment où paraîtra ce livre, le SALON DU CHAMP DE MARS ouvrira toutes grandes ses portes au public qui les assiège déjà depuis deux jours.

Cette seconde exposition, plus belle encore que la première, se distingue par une note d'art nouvelle, une sélection d'œuvres distinguées et un goût et une recherche de mise en scène qu'il sera difficile de surpasser, et qui, j'en ai peur, rendront le public fort exigeant désormais.

Le nombre des tableaux exposés au Champ de Mars n'atteint pas le nombre de mille, dont on nous avait menacés — et pour que leur ensemble réalisât l'idée que l'on se fait aujourd'hui d'un Salon, il en faudrait peut-être retrancher encore la moitié.

L'introduction dans ces galerise de l'Art des productions de l'Art Industriel altère peut-être le caractère purement esthétique du SALON DU CHAMP DE MARS. Mais cette

innovation, qui nous permet d'apprécier les œuvres d'Emile Gallé, de Deck, de Chaplet, de Falize, de Thesmar et de Clément Massier, a fort aisément trouvé grâce devant le public — et nous devons reconnaître qu'elle contribue à faire de l'Exposition du Champ de Mars cette fête de l'esprit et des yeux que les organisateurs du nouveau Salon ont voulu offrir à leurs visiteurs.

« Tout à la joie ! » c'est la devise de cette fin de siècle ! restons-y fidèles.

Louis ÉNAULT.

15 Mai 1891.

STETTEN

Les Violettes

C'est bien elle ! c'est ma bouquetière ! la marchande de violettes à deux sous, qui fleurit chaque matin ma boutonnière, argent comptant quand je suis riche ; à l'œil, quand ma bourse est vide... C'est bien elle, avec sa figure de brave femme, avenante à la pratique, et son magnifique éventaire, où il n'y a qu'à choisir. Fleurissez-vous, Mesdames !

Je reconnais l'endroit. Il est rendu avec une fidélité de paysagiste... C'est la place de la Trinité. Voici la balustrade en pierre blanche qui ferme le square cher à nos bébés, et la silhouette maigre des arbres, encore sans feuillage, légèrement estompés par la brume d'une matinée de mars.

Deux fillettes du quartier — ouvrières ou petites bour-

geoises — mais d'une jolie tenue, le sourire aux lèvres et l'éclair aux yeux, toutes deux charmantes, causent— avec la marchande. On aimerait à causer avec elles.

Tout cela est très finement observé, très bien vu, et rendu avec autant d'habileté que de justesse...

Et voilà les tableaux que l'on aime aujourd'hui, ceux que le public recherche et, auxquels il fait des succès.

M. de Stetten, qui vit dans l'intimité de ces jeunes maîtres, qui s'appellent Aublet, Courtois, Dagnan-Bouveret, et digne de leur amitié, par son talent comme par son caractère, pourrait faire autre chose et prendre son envolée vers ce que l'on appelle le grand art.

Quand j'eus l'honneur de le rencontrer, an commencement de cette dernière saison d'hiver, je revenais de Florence. L'artiste le savait, et il voulut bien me montrer des études prises à Fiesole, avec de grands moines, que l'on eût dit les frères de Fra-Beato-Angelico. Ils ranimèrent en moi des impressions heureuses, et je fus tenté de les prendre pour notre *Paris-Salon*. Mais je me ravisai à temps, et, persuadé que le public parisien aimerait mieux des fillettes et des fleurs que des moines — fussent-ils de Fiesole -- j'emportai les violettes.

Mes lecteurs me diront si j'eus tort.



FRAPPA

Le Mineur de Saint-Étienne

Un succès coûte quelquefois cher à obtenir, et quand il est dû au mérite secondé par le travail, il représente souvent une telle somme de peines et d'efforts qu'il a droit à la respectueuse sympathie de tout qui comprend à quel prix s'achète le laurier d'or qui couronne le front d'un artiste.

Mais ce n'est pas seulement *avant*, c'est encore *après* que l'on fait payer sa gloire au triomphateur.

Ces réflexions présentent à mon esprit au moment où j'écris le nom de M. Frappa, un peintre populaire s'il en fut.

On sait avec quel esprit, quelle verve et quelle gaieté sans malice José Frappa prit pendant quelques années les bons *frères* comme sujets de ses tableaux humoristiques. Il aurait pu illustrer, avec son crayon comique, les fastes de tous les couvents du monde chrétien. Les frères

*

gras, les novices maigres, les sommeillers à la trogne rougie, les petits frères-convers et les petits frères-lais devinrent les infatigables et inépuisables sujets d'une comédie au contraste divers qui était bien la plus amusante du monde.

On y prit plaisir ! et quand don José Frappa, sentant qu'il avait autre chose à dire, entreprit de changer sa manière, le public n'y voulut rien entendre.

— Peignez-nous donc, lui criait-on de toute part, ces moines gros et gras, à la trogne fleurie, que vous peignez si bien !

Si Frappa n'eût pas été l'homme le plus aimable du monde, il se serait fâché tout rouge, et vraiment, il y avait bien de quoi !

Il n'a été affranchi de cette petite persécution que l'an passé, quand le règlement plus libéral du Champ de Mars lui permit de se présenter au public avec un ensemble d'œuvres assez considérable pour qu'on pût enfin le juger. De jolis tableaux de genre, des scènes de la vie populaire énergiquement rendues, et un admirable portrait de femme, une blonde éclatante dans la prime fleur de sa jeunesse, nous montrèrent que nous avions en face de nous un artiste au grand complet.

Beaucoup de grandeur et de simplicité, beaucoup d'énergie et de style dans ce *Mineur de Saint-Étienne* — la Ville-Noire — sortant du puits, la lampe à la main et s'en allant d'un pas si ferme, réclamer les Trois-Huit !





Mlle LOUISE BRESLAU

Jeunes Filles

Mademoiselle Louise Breslau, qui tient une place si honorable parmi les femmes artistes de notre époque, — les Madeleine Le Maire, les Demont-Breton, les Jeanne Rongier, miss Garner, mademoiselle Beaury-Sorel madame Alix Énault, — mademoiselle Breslau, née dans un canton de la Suisse indépendante, a semblé, pendant longtemps, dédaigner dans ses œuvres, les élégances, les mièvreries, et les recherches délicates sans lesquelles les femmes du monde trouveraient, je pense, qu'il est difficile de vivre. Ce qu'il lui fallait à son début — je m'en souviens — c'était la robuste plébéienne; la paysanne endurcie au rude labeur, ou la pêcheuse, fouettée par la vague, et hâlée par la brise âpre et amère du grand large.

Voilà ce que nous trouvions dans ses œuvres bien venues, animées d'un souffle viril.

Plus tard, au contact de cette civilisation parisienne, si prenante et si pénétrante, l'artiste a fait quelque concession au goût de l'atmosphère ambiante, et, tout en gardant la puissance, elle a conquis la grâce.

Quel joli morceau que cette Jeune Femme au Chrysanthème, exposée l'année dernière au Champ de Mars. Comme la fleur au cœur d'or s'épanouissait bien dans sa lumineuse beauté, éclairant tout autour d'elle — et la femme elle-même — une fleur aussi! comme elle était attirante et captivante avec son front pensif, son œil intelligent, et sa bouche rêveuse.

Le tableau exposé cette année par mademoiselle Louise Breslau s'appelle tout simplement *Jeunes Filles*. C'est un trio « d'amies » qui font leur goûter de *Five O'clok*. Les trois types sont charmants, très divers, ainsi qu'il convient pour se faire valoir les uns par les autres. — La blonde surtout, celle qui semble faire aux deux autres les honneurs de son thé, grande, mince, debout à côté du samowar, avec sa chevelure suédoise, dont l'or est si clair qu'il paraît argenté, restera dans notre mémoire comme un type d'exquise élégance. Mademoiselle Breslau est aujourd'hui maîtresse de son art. Elle peut ce qu'elle veut. Heureuse femme!



GUILLAUME DUBUFE

La Pergola

GUILLAUME DUBUFE a le bonheur de compter encore parmi les jeunes dans notre école contemporaine. — Mais si l'on oublie le chiffre de ses années pour songer aux chiffres de ses œuvres, on sera tenté de le regarder comme un faux jeune, et de le ranger parmi les ancêtres.

C'est qu'en effet, GUILLAUME DUBUFE est un infatigable producteur ; il *abat l'ouvrage* avec une énergie que rien ne lasse et que rien ne décourage. Ajoutez que son activité féconde se projette en quelque sorte dans toutes les directions, et parcour toutes les routes qui conduisent au succès. Peintre de genre, spirituel et fin, il attaque d'une brosse vaillante la grande peinture décora-

tive. Le plafond d'un palais ou d'un théâtre, les voûtes d'une cathédrale, les longues murailles d'un escalier gigantesque se couvrent comme par enchantement des merveilles écloses sous ses pinceaux inspirés.

Nature très souple, possédant les dons multiples accordés en partage à ceux-là seulement qui eurent les fées pour marraines, il eût été aussi bien architecte qu'il est peintre habile, et l'intelligente et brillante organisation de l'Exposition du Champ de Mars, qui est en grande partie son œuvre, suffirait à nous prouver qu'il unit au talent du peintre les infinis ressources du décorateur.

Mais, comme tous les artistes de race, c'est à la femme que Guillaume Dubufe doit ses plus belles inspirations: ses jeunes saintes sont adorables, et les héroïnes de ses tableaux habitent nos souvenirs et les charment. — Quelle grâce exquise et quelle idéale suavité dans cette *Pergola*, vêtue de blanc, chaste et mystique comme la Béatrix de Dante, qui passe devant nous, portant comme une hostie sa fleur au calice d'argent.



ALBERT AUBLET

Les Jeunes Matelots

Les succès de M. Albert Aublet nous touchent comme quelque chose qui nous serait personnel, et nous prenons une petite part dans ses triomphes par cette excellente raison que nous avons été des premiers à les prévoir et à les prédire, et qu'il est toujours agréable d'avoir été le prophète de quelqu'un. Ou nous nous trompons fort, disions-nous, il y a de cela vingt ans, ou M. Aublet fera parler de lui, avant qu'il soit longtemps.

Tout cela à propos d'une simple boucherie du Tréport. Mais l'art est dans tout, et, au-dessus du sujet, il y a la manière de l'interpréter, où se reconnaissent le talent et la main de l'artiste. Dans cette petite toile, qui fut, je crois, achetée par Alexandre Dumas fils, nous avions remarqué

une puissance de rendu, une valeur de détails, une harmonie générale dans la tonalité qui, selon nous, plaçaient, comme coloriste, M. Aublet à la hauteur de ces maîtres charmants du temps passé qui avaient reçu de la nature amie, le don et le pouvoir de transporter les choses sur leurs toiles avec une impeccable fidélité d'interprétation.

Depuis lors, du fond de son joli hôtel du boulevard Bineau, arrangé comme un castel breton, M. Aublet n'a cessé d'envoyer à nos diverses expositions ces innombrables séries d'œuvres charmantes, élégantes, et toujours d'une distinction rare, unissant la grâce du dessin au charme de la couleur, qui lui ont valu la popularité flattacheuse attachée aujourd'hui à son nom sympathique entre tous.

Ce sont les mêmes qualités que nos lecteurs retouveront et apprécieront dans les *Jeunes Matelots* que reproduit notre *Paris-Salon.* Rien de plus fin, de plus élégant, et d'une distinction à la fois plus artistique et plus mondaine que ces quatre garçonnets aux jambes nues, regardant attentivement leur flotte en miniature, pour s'assurer que leurs petits bateaux vont bien sur l'eau. Les mères regardent en souriant.



JEANNIOT

Les Troupiers en Marche

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Georges Jeanniot s'occupe des choses de la vie militaire.

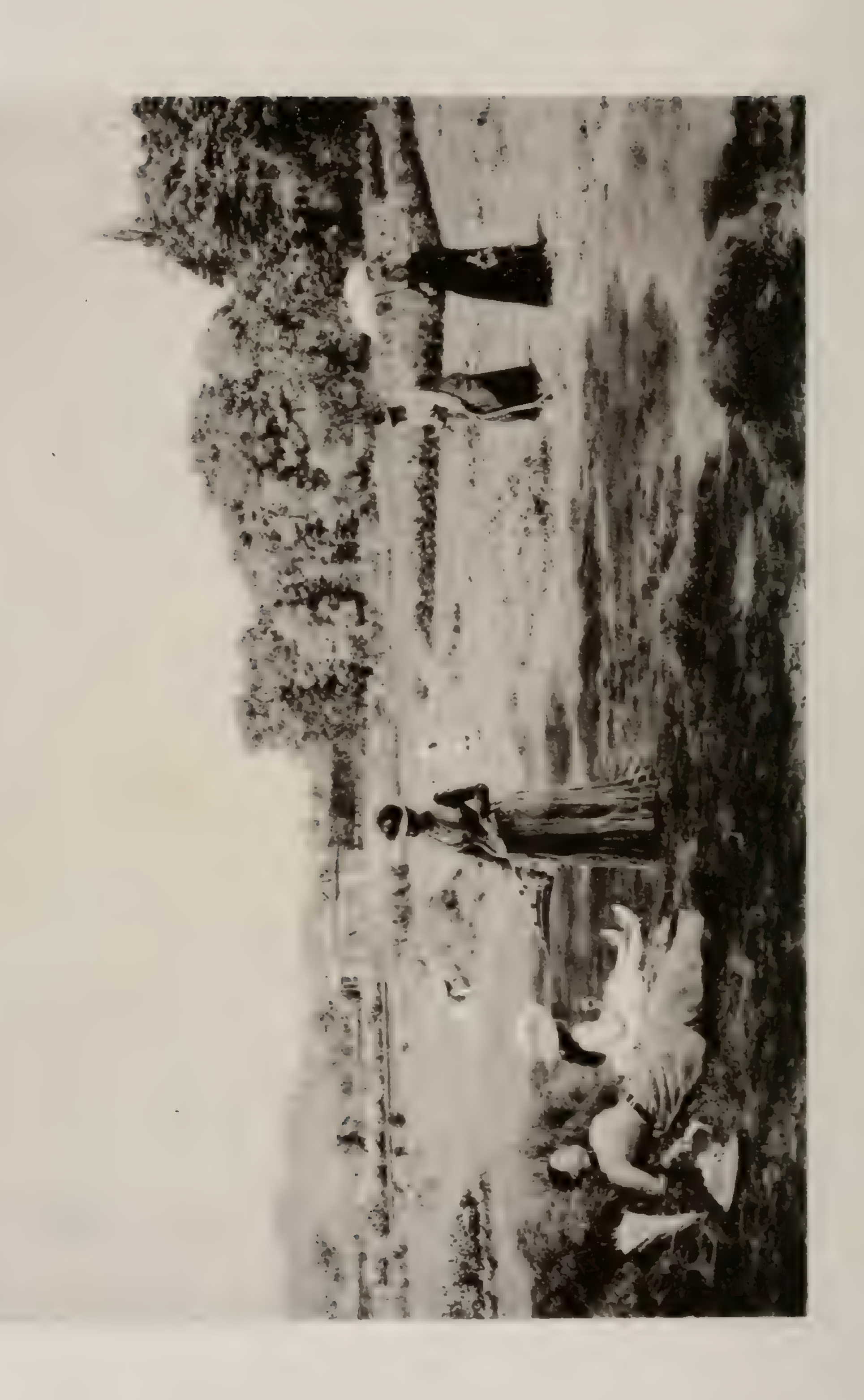
Il y a longtemps qu'il est entré dans la carrière où l'on fait rimer victoire avec gloire et guerriers avec lauriers. Mais il ne s'attaque pas, comme beaucoup d'autres, exclusivement au pompon, au panache et au plumet. Je dirais volontiers qu'il les fuit. Ce qu'il recherche avant tout dans nos armées héroïques, fières et superbes — pour qui ne voit que le résultat final de la campagne — ce sont les humbles, les petits, les obscurs et les inconnus, les héros à un sou par jour : la chair à canon, comme disait un insolent tueur d'hommes. Ce sentiment humain, cette lueur de pitié, cette goutte de tendresse, dont les héros ne parlent qu'en haussant les épaules, sont pour moi l'intérêt sympathique de

*

toutes les compositions de M. Jeanniot. C'est le même esprit qui anime ces jolies toiles reproduites dans les divers volumes de notre collection : les *Flanqueurs*, les *Réservistes*, les *Élèves-Caporaux*, et, aujourd'hui même, cet intéressant tableau que l'auteur appelle les *Troupiers en marche*. On sent que la chose a été vue et vécue, et l'on ne saurait faire croire à personne qu'une œuvre comme celle-là a été peinte dans l'atelier, avec des modèles descendus des hauteurs de Montmartre, et qui viennent poser à cinq francs la séance dans les ateliers de Paris. Ceux-ci ont été pris sur le vif ; ce sont bien les troupiers, ceux que nous voyons défiler sur les routes poudreuses, portant le poids du jour et de la chaleur, et pliant sous le faix de leurs armes. Et comme tous ces types sont bien étudiés dans l'intéressante diversité de leur nature : ceux-ci, durs au mal, bravant la fatigue, insouciants de leurs passagères épreuves, oublieux du passé, et ne songeant guère à l'avenir ; ceux-là, d'une essence plus délicate et plus fine, souffrant cruellement leur martyre, poussés par la fatalité dans l'âpre carrière, et se demandant si vraiment le but de la vie est d'aller se faire tuer pour le triomphe d'une idée qu'ils n'auront pas même comprise...

M. Jeanniot n'est pas seulement un peintre. C'est un moraliste à la façon de Stendhal et Paul-Louis Courrier. Ses tableaux font rêver.





FIRMIN GIRARD

La Châtelaine

Firmin Girard est un exécutant de haute marque possédant à merveille les sujets qu'il traite, et à qui ne manquent ni la finesse ni la force. Il a pour lui la justesse du mouvement, et la vigueur du modelé, qui détache ses figures tout entières par un relief d'une puissance rare. Elles sont dans l'air, et il semble que, si le cadre était un peu plus grand, on en ferait aisément le tour.

C'est une scène de la vie heureuse que le peintre a voulu reproduire dans un tableau souriant et bien venu.

Nous sommes dans un beau parc. On dirait un coin de la vallée de Tempé, tant les lignes gracieuses du paysage ondulent mollement sous nos yeux. On croit sentir la bonne odeur du foin coupé que retournent, là-bas, les faneuses aux

bras nus. Les eaux frissonnent dans les grands bassins formant des *miroirs*, comme on disait au XVIIIe siècle. D'adorables bébés s'ébattent dans les grandes herbes ; des femmes mélancoliques, à demi-couchées sur les gazons, ferment le livre interrompu pour continuer le rêve commencé ; d'élégantes silhouettes passent à travers les massifs, et la *Châtelaine*, l'ombrelle à la main, se promène lentement à travers ce monde aimable et charmant, pleine d'indolence et de grâce, regardant vaguement les choses, tranquille en son royaume, n'ayant pas d'idées bien arrêtées sur la journée de huit heures, et trouvant que c'est assez de s'être donné la peine de naître pour avoir le bonheur de vivre... Elle n'est ni socialiste, ni anarchiste, ni possibiliste, cette aimable femme, elle est châtelaine... et cela lui suffit ! cela suffirait à bien d'autres !





DUEZ

Le Christ marchant sur les eaux

Parmi les peintres de sa génération, Duez est un de ceux dont le tempéramment artistique s'affirme avec le plus de franchise et de vigueur. Plein de grâce et de charme quand il peint un portrait de femme, très spirituel et très fin quand il compose un tableau de genre, il ne se sent vraiment à l'aise, et ne se retrouve lui-même tout à fait que dans la grande peinture historique ou religieuse. Il lui faut les vastes espaces que dévore sa brosse fiévreuse.

Peu d'hommes aujourd'hui seraient capables d'illustrer d'une main plus habile, et avec un sentiment plus juste des textes sacrés, ou les récits de l'Évangile, ou les traditions de la Légende Dorée. Il pénètre dans la pensée intime des hagiographes, et nous la rend visible, grâce aux commentaires éloquents de son pinceau.

Mais jamais encore, peut être, il ne s'était révélé à nous

avec plus de grandeur et de poésie que dans cette belle composition du *Christ marchant sur les eaux* qui attire invinciblement tous les regards.

La scène est dans tous les souvenirs. Elle se passe sur le lac de Tibériade, que l'on appelle aussi la mer de Galilée, non loin de ce village qui donna la vie — et son nom — à Marie la Magdaléenne. Les Pêcheurs de la côte — dont Jésus fera bientôt des pêcheurs d'hommes — assaillis par la tempête appellent à leur secours *Celui* qu'ils nomment déjà leur maître.

— Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? répond Jésus. Et, quittant le rivage, il vient à eux en marchant sur les flots.

M. Duez, par la beauté de sa peinture, nous a fait comprendre la grandeur et la beauté de cette page superbe du Livre Saint. C'est en regardant son tableau que l'on comprend que celui que l'on appelait le *Fils de l'homme* était vraiment le Fils de Dieu ! Le miracle, pour lui, est chose si facile qu'il lui semble naturel, et qu'il s'avance sur les flots domptés, comme nous marchons, nous autres, sur des tapis de gazon. Une lumière céleste émane de son cosps divin, et il semble que l'on entend retentir dans les profondeurs du ciel la parole du Très-Haut proclamant la céleste origine du Rédempteur : Celui-ci est mon fils bien-aimé !...

GUSTAVE COLLIN

Novillada

Gustave Collin, un chercheur et un curieux, parcourt le monde, son pinceau à la main, en quête de sujets pittoresques, qu'il aime à reproduire dans des tableaux également certains de mériter l'attention de la critique et d'obtenir les suffrages des amateurs.

La toile si animée, si vivante, qu'il expose cette année, peut être regardée comme un morceau typique de sa manière. Il y prouve une fois de plus sa rare habileté à manier les foules, à distribuer les groupes, et à rendre avec une intelligente clarté une action multiple et compliquée.

Nous sommes au fond de l'Espagne, sur la place d'un village dans le Guipuscoa. C'est jour de *Novillada*, c'est-

*

à-dire de courses aux taureaux, et tous les naturels du pays, habitants des villages et des campagnes d'alentour, sont accourus de toute part pour assister au spectacle cruel mais héroïque où les espadas, les chulos, les banderillos et les matadores luttent d'audace, de souplesse et de témérité pour le plaisir des *aficionados* de ces boucheries élégantes qui, pour cette race d'Hidalgos, mélange de grandeur et de folie, remplacent les courses de pur sang qui sont, chez nous, le bonheur de tous les adeptes du *sport* et de tous les idolâtres du *high-life*.

Nous ne sommes pas sur les *plazas* somptueuses de Burgos ou de Séville, de Tolède ou de Madrid, qui réunissent, pour voir tuer avec grâce, ou mourir avec noblesse, toute la fleur de beauté des Espagnes, les belles au teint de lis et de jasmin, aux bouches de grenade, et aux prunelles d'escarboucle, qui, tout à l'heure, vont jeter aux victorieux leurs bouquets, leurs éventails, leurs mouchoirs et leurs bijoux, avec des baisers...

Ici, nous n'avons pas le même luxe. Il manquerait quelque peu de couleur locale. Mais nous avons la même passion sauvage, la même ardeur indomptée, la même soif inextinguible, du sang qui coule, rouge et vivant, comme le rubis en fusion... Tout cela est rendu, par M. Gustave Collin, avec la verve, la fougue et l'entrain de la vérité même.



HAGBORG

Un Mineur Suédois

Auguste Hagborg, qui expose aujourd'hui au Champ de Mars, après avoir exposé longtemps aux Champs-Élysées, appartient à cette petite colonie suédoise qui, depuis de longues années déjà, fournit à chacun de nos Salons un contingent d'œuvres très fines et très distinguées. Si l'on accusait son talent d'être quelque peu composite, il n'y aurait vraiment pas de quoi s'en trop étonner. Il est élève tout à la fois des maîtres scandinaves de l'Académie royale des Beaux-Arts de Stockholm, et de notre aimable ami le Castillan Palmaroli, directeur de de l'école d'Espagne à Rome. Ce qui n'empêche pas que son talent très vrai, très sincère, très puissant, et pas mondain du tout — quand son maître est d'essence *copur-*

chic — procède surtout de deux Français agrestes, Jules Breton et François Millet. Ses types sont toujours d'une note très personnelle, et d'une grande intensité d'expression et de sentiment.

Presque toujours, il les emprunte au monde humble et petit des travailleurs, éternellement courbés sur leur tâche, et qui recommenceront demain l'œuvre interrompue de la veille.

Son Mineur en costume de travail, tout équipé pour livrer la bataille au filon souterrain, le sac au dos, le marteau à la main, vu de profil et, à travers la plaine nue, s'avançant d'un pas calme et assuré, nous montrant son profil sévère et son œil pensif, est certes d'un bel aspect et d'une fière allure.







Mme CLAIRE LEMAITRE

Fleurs d'Automne

Quelles sont les fleurs que vous préférez ? demandait-on un jour à une jeune fille — très jeune — qui devait un jour devenir une de nos Parisiennes la plus fin de siècle.

— Les lilas blancs, quand il n'y en a pas encore ! dit la suave enfant.

Cette parole d'une jolie créature qui n'aimait que l'impossible, et que je n'aurai voulu trouver dans la bouche ni de ma fille, ni de ma femme, ni de ma fiancée, avait pourtant un fond de vérité qui devait rendre indulgent peut-être pour la prétention qu'elle affichait si naïvement. Ce qui fait le mérite des fleurs, c'est surtout leur rareté. Moins il y en a, plus on les aime. Lorsque l'adorable Mois

de la Jeunesse, Mai, tiède et fécond, jette des roses à pleine mains dans le sein de la nature, on les cueille d'une façon distraite. Hier on en avait déjà, et, demain, on en aura plus encore! Mais viennent les premières bises de la froide saison, qui les effeuille sur leur tige; les premières gelées blanches qui meurtrissent leurs pétales délicats, et nous les adorons, les fleurs, comme des choses charmantes et périssables, qui ne nous sont prêtées que pour un jour, et qui nous deviennent d'autant plus chères que nous en jouirons moins longtemps.

C'est là peut-être ce qui donne tant de séduction et tant de charmes dans leurs grâces passagères, à ces fleurs d'automne qui vont mourir. Très décoratives aussi, avec leurs brindilles légères, qui semblent réclamer un appui protecteur, et leurs teintes adoucies. à la fois suaves et languissantes. Quel parti un peintre habile sait en tirer, c'est tout ce que tout le monde comprendra en regardant le joli tableau de Mme Claire Lemaitre.





EUGÈNE GIRARDET

L'accouchée au Village

GIRARDET, qui vit souvent aux champs, dans le calme inspirateur de la belle campagne normande, aime à reproduire les scènes rustiques qui se déroulent chaque jour autour de lui. Il sait leur donner un accent de sincérité qui frappe, au SALON, le visiteur le plus superficiel et le plus indifférent. Il n'est pas besoin d'une longue étude pour s'apercevoir que l'on a devant soi un homme connaissant bien les sujets qu'il traite, et n'ayant pas l'habitude de peindre à côté.

Les environs de Caen, les riches plaines du Calvados et les savoureuses fraîcheurs de la vallée d'Auge ont plus d'une fois tenté ses pinceaux, et il nous a prouvé, en les reproduisant, qu'il possédait les dons de nature nécessaires

pour s'attaquer à ces sujets rustiques qui exigent de la part de l'artiste une vue nette des choses, le respect de la vérité, et l'exactitude sans la banalité. Avec cela un instinct très juste du pittoresque, et ce *je ne sais quoi* qui, partout vous montre le tableau à faire.

Voyez plutôt, dans cette jolie composition de *l'Accouchée au Village*, comme chaque chose est bien à sa place, et comme chaque personnage fait tout juste ce qu'il doit faire. La grand'mère berce l'enfant ; le petit frère regarde ce nouveau venu avec une sorte d'étonnement, en se demandant sans doute sous quel chou on a bien pu le trouver. La mère, encore dolente, a pourtant un doux sourire aux lèvres, et, selon la parole de l'Évangile, elle oublie tout ce qu'elle a souffert dans sa joie d'avoir mis un homme au monde !

Quant au mari, en manches de chemise, assis au chevet de l'accouchée, il semble nous dire, avec une naïveté béate :

« C'est pourtant moi qui suis l'auteur ! »

Bon tableau, et tableau de bonnes gens !

MATHEY

Portrait de M. Renouard

Nous reproduisons, par principe, peu de portraits dans notre collection du *Paris-Salon*.

Deux considérations seules peuvent nous faire oublier cette règle que nous nous sommes imposée à nous-même : le rare mérite de l'œuvre ou la haute notoriété du modèle.

Ces deux raisons nous les trouvons réunies dans le portrait vraiment remarquable de M. Renouard par M. Mathey.

N'eût-il été que le portrait d'un simple inconnu que nous aurions voulu lui donner une place d'honneur parmi les œuvres choisies que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs.

M. Renouard, le dessinateur fécond, à la verve inta-

rissable, qui sème à travers les mille feuilles parisiennes toutes les fantaisies de la verve inépuisable, a été saisi par M. Mathey dans le feu même de la production, c'est-à-dire dans la plus intime vérité de sa nature ; légèrement penché en avant, à la façon des observateurs, la cigarette aux lèvres, son âme dans ses yeux ardents, et, d'une main hâtée, presque fébrile, crayonnant le type, saisi dès qu'il est entrevu ! M. Mathey a vu et rendu tout cela avec une habileté qui n'a d'égale que sa puissance. C'est le portrait moderne dans sa sincérité, sa franchise et sa puissance.

L'exécution est magistrale, et, tout en restant dans la note artistique, d'une vérité, d'une réalité telle que l'on arrive à un degré d'illusion et de trompe-l'œil, qu'il est, je crois, impossible de dépasser. La tête sort du cadre et s'avance vers le spectateur ; on croit voir le mouvement de la main qui dessine, et les accessoires semblent accuser les reliefs mêmes de la nature.

Les amis du modèle garantissent la ressemblance.

Il ne me reste donc plus qu'à tirer mon chapeau à l'habile homme qui s'appelle M. Mathey.





BURGERS

Un Clerc - Batelier

BURGERS, mon vieux camarade, dont je suis les travaux depuis bien longtemps, et dont j'ai plus d'une fois reproduit les œuvres, est un Français de Hollande, qui a obtenu sa naturalisation chez nous à force de talent, de succès et de loyal attachement pour sa nouvelle patrie — ce qui n'empêche pas qu'il parle encore un petit français d'Amsterdam, qui aurait parfois besoin d'être quelque peu retraduit. — Le titre de son tableau *Un Clerc-Batelier* ne se comprend pas très bien, à première vue, et si je m'imagine que l'artiste a voulu dire un *apprenti* batelier, il est possible que je me trompe, et je ne jurerais point que l'artiste n'a pas songé à autre chose.

*

Mais peu m'importe, en vérité! il a fait un tableau charmant, et je me trouverais bien difficile s'il m'en fallait davantage.

Ils sont deux, dans une barque qui dort sur son ancre, au milieu de la lagune, qui paraît immense. Çà et là passent les gondoles silencieuses, et, dans le lointain, fine, légère sous la lumière argentée d'un matin de printemps, la silhouette adorable, que n'oublieront jamais les yeux qui l'ont vue, la silhouette de cette Venise unique au monde, profile dans l'azur délicat ses tours, ses dômes, ses campaniles, ses mâts aux bannières flottantes, et les perspectives infinies de son horizon, se noyant dans les profondeurs de la Giudecca.

Burgers, qui excelle à rendre les scènes de la vie populaire, et qui, dans cent œuvres diverses, a illustré la Hollande agricole, marchande ou maritime, ne s'était jamais encore élevé à une conception si poétique des choses. Il se dégage de sa nouvelle œuvre une impression de grandeur, de poésie et de sérénité, qui s'empare de l'âme du spectateur, qui la remplit et qui s'y grave.





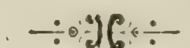
BOLDINI

Portrait de Femme

Ce n'est qu'un portrait ! Mais comme il est typique, original, vraiment fin de siècle ! Quelle recherche de l'exquis et du parfait dans cette élégante de haute marque, à laquelle toutes les recherches du grand luxe semblent familières. M. Boldini semble connaître mieux que pas un le fort et le faible de ses contemporaines, et je suis certain que, dans quelques centaines d'années — je voudrais m'y voir ! — ses toiles, qui sont certaines de vivre et de durer, prendront une valeur documentaire, indépendante de leur valeur artistique, qui les fera rechercher avec une singulière ardeur par tous ceux qui voudront dire un mot sûr et autorisé sur l'époque décadente que nous traversons.

Mais ce mérite-là ne me suffirait pas, et je me hâte de dire que j'en trouve d'autres dans les toiles de M. Boldini. C'est d'abord la pureté de la ligne, qui assure toujours ses contours élégants, et dont l'œil suit le développement avec une secrète complaisance; c'est, ensuite, l'ajustement lui-même, dont tous les détails sont marqués au coin du goût le plus exquis et de la plus correcte élégance. La robe est du bon faiseur. Elle ne couvre pas les formes : elle les caresse. Je ne parle pas du type de la femme ; elle est tout à la fois étrange et étrangère; plutôt Espagnole, avec, sur le milieu du front, son accroche-cœur assassin, à la Carmen ou à la Macarena, son grand peigne, et sa chevelure aile de corbeau; son sourire d'enchanteresse, et le regard noyé de ses grands yeux bruns aux flammes humides.

En somme; un curieux morceau de peinture, attrayant et captivant — que l'on voudrait avoir à soi.





GŒNEUTE

Les Bonnes

GŒNEUTE, qui, dans toutes ses œuvres, serre de très près la réalité ; qui prend la nature sur le vif, et dont l'exécution, consciencieuse et sévère, ne livre rien au hasard, cherche — et trouve — le pittoresque dans l'étude des types populaires.

Nous n'avons oublié ni la *Noce qui débarque*, où se révélait un si vif sentiment du plein air, ni cette autre composition, si mouvementée et si pittoresque la *Soupe du Matin*, dont la distribution quotidienne se fait chaque jour, au crépuscule, comme les boulevardiers noctambules le savent bien, à la porte charitable de Brebant, le restaurateur des lettres. Il y avait là une foule de types pittoresques, étudiés avec une rare conscience, et reproduits avec un sentiment frappant de vérité.

Ce sont les mérites que je retrouve et que je loue dans le tableau que reproduit aujourd'hui le second volume de notre *Paris-Salon.*

Cela s'appelle les *Bonnes.*

Nous sommes à l'entrée d'un de ces *Bouillons Duval,* inventés par un philanthrope qui savait calculer, et qui connaissait les besoins de son époque, précipitée sur la pente de la démocratie à outrance, et dont la vie à bon marché est peut-être le plus impérieux *desideratum.*

Le Bouillon Duval, c'est le *Café Anglais* de l'employé modeste, et la *Maison d'Or* du petit bourgeois.

L'originalité de ces maisons, c'est que le service y est fait exclusivement par des femmes. Là tous les *garçons* sont des *filles :* rarement jolies; mais accortes, intelligentes et ponctuelles. Ce n'est pas là que j'irais chercher le type de la Vénus moderne, et je trouverais plus sûrement ailleurs l'essence de la Parisienne, chère au dilettantisme raffiné de ceux qui ont, avant tout, le culte de la grâce féminine. Mais on y rencontre des types très individualisés, et des motifs d'une originalité vivante et saisissante.

Je n'en veux d'autre preuve que ce tableau des *Bonnes* au repos, calmes, impassibles, attendant la pratique, et, à force d'avoir reçu le pourboir des jeunes et vieux messieurs, connaissant la vie comme des philosophes !

JEAN BÉRAUD

Marie-Madeleine chez le Pharisien

Jean Béraud voit les choses comme un philosophe, les sent comme un poète, et les exprime comme un artiste. Il en est bien peu, parmi les peintres contemporains, chez qui l'on rencontre une plus profonde étude de l'homme et une préoccupation plus vive et plus juste des conditions plastiques et pittoresques de la composition. Exécutant d'une habilité supérieure, il n'a pas eu besoin d'attendre les années pour arriver à la maîtrise. Son pinceau est comme une baguette magique, qui vous transporte devant les objets mêmes qu'il veut représenter. Aussi peut-on dire que sa note personnelle est toujours d'une vérité saisissante. Les personnages qui remplissent ses tableaux, on devine aisément qu'il les a saisis sur le vif. Mais, comprenez bien ma pensée tout entière et n'allez pas croire que vous avez en face de vous le trompe-l'œil maussade

d'une photographie. Non vraiment ! Ce que le peintre vous offre c'est une étude vraie, mais largement interprétée, avec une liberté, tout artistique. Ajoutez à cela que ce parisien pur-sang qui a la malice d'un singe et l'esprit d'un démon est, en même temps, doublé d'un humoriste à l'emporte-pièce, doué d'une ironie froide, qui semble mettre un scalpel au bout de son pinceau.

Il n'est pas besoin d'être au grand prophète pour annoncer que sa *Madeleine chez le Pharisien* sera le succès le plus retentissant de l'Exposition du Champ de Mars.

Ce n'est n'est peut-être pas ainsi que Flandin, Overbeck ou Paul Delaroche auraient rendu la scène évangélique ; mais ils n'auraient pas ameuté comme JEAN BÉRAUD la foule au pied de leur cadre.

Dans le tableau de notre artiste la blonde de Magdala est une cocodette fin de siècle, habillée chez Worth ou chez Doucet ; le Pharisien est un académicien bien connu, qui passe pour avoir fait une sérieuse étude de la Vie de Jésus, et tous les convives, qui ne sortent pas de la synagogue, sont des personnages de la comédie contemporaine, des portraits pour la plus part. On peut mettre les noms sur les visages. Le Christ seul est biblique, et le contraste qu'il forme avec les personnages qui l'entourent devient un élément d'intérêt singulièrement piquant.



LAFON

La Vision de saint François d'Assise

Lafon est peintre religieux par droit de naissance. Son père a décoré beaucoup d'églises, de chapelles et d'oratoires. Lui-même a consacré l'habileté de sa main et les ressources infinies de son imagination à l'illustration de l'histoire et de la légende du cycle chrétien.

On peut dire qu'il n'a jamais été mieux inspiré que dans le choix du sujet qu'il nous offre aujourd'hui.

Saint-François d'Assise est, en effet, un des personnages les plus aimables et les plus sympathiques dont les chroniques religieuses nous aient gardé le souvenir. Il semble avoir emprunté au père de toutes les créatures un peu de sa puissance et beaucoup de sa bonté.

En communication constante avec la nature entière, il

l'enveloppe des effluves de sa profonde tendresse. Aussi la nature le comprend et elle l'aime. Les fleurs deviennent plus belles quand il les regarde, et il s'entretient avec les oiseaux qu'il appelle ses petits frères, et dont il comprend le gazouillis léger. Sa vie est comme un rêve ; il est hanté de visions : les beaux anges et les jeunes saintes descendent du ciel pour lui raconter les choses qui se passent dans le royaume de Dieu, et il les écoute, à genoux, avec le sourire et le regard de l'extase sur les lèvres et dans les yeux.

C'est une de ces aimables scènes que M. Lafon nous raconte avec ses pinceaux, dont la touche délicate excelle à rendre ces enchantements du monde paradisiaque.

On voudrait aller au ciel, rien que pour jouir de la compagnie de ces aimables bienheureuses, qui nous feraient aisément adorer la vertu.







ÉDOUARD SAIN

« Primo amore »

C'EST toujours la même chose, mon ami SAIN ! Que la scène se passe sous les pampres de Capri que vous aimez ; dans les replis du golfe de Sorente que je préfère ; au milieu des ruines de Pompéi, ou au fond de la botte de la Calabre, dès que vous avez pour acteurs un joli jeune homme et une aimable jeune fille, vous pouvez-être certain qu'ils vont finir par chanter un duo d'amour. Peut-être même vont-ils commencer par là, les petits scélérats. ÉDOUARD SAIN les a faits d'ailleurs si charmants que pour peu que l'on se souvienne que l'on a soi-même été jeune, et qu'il y avait aussi des jolies filles dans ce temps-là, on sera tenté de leur pardonner.

Personne d'ailleurs ne peint plus habilement les circonstances atténuantes pour ce péché mignon que maître Édouard Sain, avocat près les Cours d'Amour. Les lecteurs du Paris-Salon n'ont pas oublié le joli tableau exposé l'an passé dans les mêmes galeries par ce même artiste.

Comme cette année, c'était encore un souvenir de Capri, « *Ti Voglio ben !* » Je te veux du bien... C'est-à-dire « Je t'aime ! » Car vouloir du bien a une femme, et l'aimer, il paraît que c'est la même chose !

Je les vois encore, les deux naïfs amoureux la main dans la main, debout sur le seuil de la maison aux épaisses murailles, lui, appuyé sur sa houe, elle, tenant serré à son flanc la quenouille, symbole du travail fidèle, et tous deux échangeant leurs âmes avec de douces paroles.

Cette année, le peintre qui craint la fatigue — un an de plus, mon bon ! — les a priés de s'asseoir. Elle est sur un banc rustique, et lui par terre, ce qui le met naturellement à ses pieds. C'est sa place, et il y restera tant qu'elle voudra bien l'écouter. La scène est jolie comme une pastorale de Longus, et l'on voudrait entendre ce qu'ils se disent, ces heureux entre les heureux, qui sont jeunes, qui sont beaux... et qui s'aiment.

Bonjour, Daphnis ! Bonsoir, Chloé !


F FLEURY.

Mme FANNY FLEURY

Andrée

Il y a une mode en toute chose, et comme la mode, fille du caprice et mère de la fantaisie, n'obéit point à des lois immuables et fixes, il est difficile de prévoir ses évolutions. Elles sont inattendues comme les sautes de vent sur la mer, ou les changements d'humeur dans une âme de femme.

Tout le monde se souvient de l'extrême faveur dont la grande majorité du public entourait jadis le tableau de genre. — Il n'y avait de succès que pour lui dans nos expositions, dont le public frivole eût exclu volontiers les peintres d'histoire et les grandes toiles religieuses. Le tableau de genre est en peinture ce que le roman est en littérature, c'est-à-dire quelque chose de particulièrement

accessible à tous, et qui se comprend à première vue, et sans que l'on ait pâli des jours et des nuits sur des études esthétiques, pour en pénétrer les beautés.

Aujourd'hui nous avons encore une fois changé tout cela.

Le genre se démode, et, malgré le talent déployé par ses derniers tenants, qui combattent vaillamment le suprême combat, la vogue s'en retire, comme la vague marine se retire du rivage quand l'heure du reflux a sonné, *à l'horloge de la lune.*

Madame Fanny Fleury, qui sait qu'il faut aujourd'hui être dans le mouvement si l'on veut obtenir les suffrages des amateurs, cède fort à propos au goût du jour, et sous ce titre : *Andrée*, qui n'est qu'un simple nom de femme, nous offre une étude très charmante et très sympathique, d'un beau type féminin, saisi avec un rare bonheur dans la fraîcheur et la grâce de sa jeunesse en fleur.

GERVEX

Histoire de la Musique

L'EXPOSITION du Champ de Mars a mis singulièrement en lumière la fécondité, l'invention, la puissance et la rare habileté d'HENRI GERVEX.

Ne nous eût-il envoyé que le magnifique tableau reproduit ici même par le PARIS-SALON, ce serait assez pour lui assurer un rang élevé parmi les grands peintres décorateurs de cette fin de siècle.

La peinture décorative a conquis chez nous une importance considérable pendant les cinquante dernières années qui viennent de s'écouler. Des monuments se sont élevés de toutes parts comme par enchantement : temples, palais, églises, musées, hôtels, théâtres ont couvert Paris et la

province d'innombrables édifices de tous les styles, de tous les genres et de toutes les époques — car nous ne nous sommes jamais montrés plus éclectiques en ce pays que dans l'art de bâtir au XIXe siècle — et il a fallu, pour obéir au goût du jour, les revêtir de ces peintures murales qui s'associent merveilleusement aux splendeurs des plus magnifiques architectures, en leur donnant un éclat nouveau.

Henri Gervex, un oseur, dont le succès couronne l'audace, après s'être longtemps contenté de peindre le morceau — il excellait dans ce genre un peu restreint, par la finesse de son modelé et la richesse de son coloris — Henri Gervex aujourd'hui fait mouvoir les foules avec une rare aisance dans ses cadres singulièrement agrandis.

Ce plafond de l'Hôtel de Ville, qui s'appelle l'*Histoire de la Musique*, est une des choses les plus remarquables qu'il y ait en ce moment au Champ de Mars. Imaginez une éclatante envolée de muses, de femmes, d'anges, d'amours et de génies, jouant de tous les instruments — espérons qu'ils sont d'accord — et jetant dans les nuées argentées et légères des palmes et des couronnes. C'est vif, c'est gai, c'est animé, aérien et lumineux — une fête pour le regard et pour la pensée.



EUGÈNE BURNAND

Dans les hauts Pâturages

J'ai entendu dire — et j'ai peut-être dit moi-même, — que la Suisse, à cause de sa grandeur démesurée, hors de proportion avec la nature ordinaire au sein de laquelle nous avons l'habitude de vivre, était parfois, pour le paysagiste qui se livre à elle avec trop de confiance, une mauvaise inspiration et une conseillère dangereuse. Elle l'accâble, quand il ose entamer la lutte avec elle. On est comme ébloui en face de cette immensité, et l'on s'épuise à vouloir en reproduire les impressions grandioses.

A force d'art, d'habileté et de sentiment — un sentiment intime, juste et profond — et une volonté ferme d'exprimer les choses avec une sincérité que ne les exagère pas, M. Burnand est parvenu à triompher de ces diffi-

cultés, et à passer à travers ces écueils sans y briser la barque que porte son talent.

Le témoignage que je lui rends n'est peut-être pas sans autorité, car, épris moi-même du charme des hauts lieux, j'ai passé plus d'une saison dans ces cantons aériens des Alpes Bernoises, où il a placé la scène de son remarquable tableau, et je peux dire qu'il en a exprimé la poésie altière et la suprême majesté, avec une habileté qui s'est égalée à la nature. En face de cette composition, si belle et si simple, je me suis cru transporté par la pensée, le souvenir et l'émotion, dans ces admirables régions, que l'on ne saurait oublier quand on les a connues — ne fut-ce qu'en passant — et qui remplissent vos yeux et votre âme d'une inexprimable sérénité.

Mais il ne serait pas juste que le paysagiste, si éminent qu'il puisse être chez M. Eugène Burnand, nous fit oublier un seul instant le peintre d'animaux, qui se révèle à nous par des qualités hors ligne. Ses troupeaux sont dignes de sa montagne, et il a su mettre en lumière, avec autant de bonheur que de science, la beauté, la puissance et la force de cette race bovine dont la Suisse est fière à si bon droit, et qui peut lutter sans crainte avec les plus beaux échantillons que vante le Durham, et que prône le Cotentin.





ZORN

Faure chez lui

Qu'elle une belle et harmonieuse vie que celle de *Faure* et elle s'offre à nous avec ce caractère puissant d'unité qui est comme la marque à laquelle se reconnaissent les véritables artistes.

La musique a rempli toute son existence, à peine distraite çà et là par quelques échappées vers la peinture, qui n'étaient point des infidélités à sa grande passion... est-ce que les Muses ne sont pas sœurs ? Quelle belle suite de jours laborieux et heureux ! et avec quelle satisfaction intime et profonde le vaillant artiste, qui a pris sa retraite au faîte de la gloire, mais dans la force et la maturité du talent, et quand il avait le droit d'espérer encore de lon-

gues années de succès, doit-il feuilleter ses souvenirs et recommencer, par la pensée cette longue carrière, semée d'étapes brilllantes.

A quelle date s'arrête-t-il avec la plus secrète complaisance? Est-ce à l'époque, où, tout enfant, idole de la maîtrise d'une des premières églises de Paris, il prêtait sa voix d'or aux plus suaves inspirations de la muse chrétienne? Est-ce au moment de ses débuts à l'Opéra-Comique, qui apprirent au dilettantisme parisien que Paris possédait maintenant le premier des chanteurs modernes? Est-ce à l'heure où ses grandes créations à l'Opéra mirent le sceau à cette renommée universelle?

Heureux homme, qui n'a qu'à choisir, dans les pages d'une belle vie, celle où s'arrêteront ses regards!

M. Zorn nous montre le *Faure* d'aujourd'hui dans la solitude de sa retraite toujours occupée, cherchant et trouvant l'inspiration de ses mélodies qui habiteront bientôt nos souvenirs, les *Rameaux* ou l'Alléluya d'amour? Le tableau est très intime, et par cela même intéressant, comme tout ce qui touche aux artistes de grande marque...



LEROY SAINT-AUBERT

Un soir d'Octobre

SAINT-AUBERT, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me semble marcher à grands pas sur les traces de Jean Béraud. Il a raison, car cette route-là conduit au succès.

Le tableau que reproduit ici notre PARIS-SALON est une peinture bien parisienne, et celui qui l'a signé peut se vanter de connaître nos aimables contemporaines de l'an de grâce 1891.

Par un beau soir d'automne, quand l'atmosphère clémente ne connaît pas encore les rigueurs de l'hiver qui va venir, et que les Parisiennes, amies du plein air, veulent jouir des dernières heures tièdes que leur accorde le ciel

indulgent, qui ne se rappelle l'animation joyeuse des boulevards, des Champs-Élysées, et des jardins publics, jouant leur reste avant la fermeture officielle ?

Il y a dans le tableau de M. Saint-Aubert une verve, un brio, une animation, et, si j'ose dire, une intensité de vie parisienne, qui nous prouve que l'auteur est tout à fait dans le mouvement *fin de siècle* que le public recherche aujourd'hui dans la peinture, aussi bien que dans la musique ou dans les lettres.

M. Saint-Aubert a compris qu'il faut être de son temps, et il en est. Ces jeunes hommes sont bien ceux que nous coudoyons tous les jours de la vie sur l'asphalte des trottoirs, ou dans les foyers de théâtre, et les belles de nuit qui rôdent comme des phalènes autour des tables, où les gommeux prennent leur grog, sont frappées au millésime du dernier recensement qui leur donne une date authentique.



PUVIS DE CHAVANNES

La Poterie et la Céramique

Tout a été dit sur M. Puvis de Chavannes, qui est entré tout vivant dans la gloire sereine, et la pure lumière d'apothéose réservées aux morts illustres, mais que, d'ordinaire, ne connaissent point ceux qui sont restés comme lui en deçà des sombres bords.

Peu d'hommes se préoccupent moins que celui-ci des idées du siècle et du mouvement artistique contemporain. C'est là une raison de sa force.

Tout jeune encore, il a été emporté par une envolée superbe vers l'idéal; il s'y est trouvé bien, et il y est resté comme dans la patrie de ses rêves. Il lui a fallu pour cela cette fermeté d'âme, cette persévérance dans l'effort, et ce dédain superbe du succès d'un jour, exclusif apanage de

ceux-là seulement à qui leur conscience rend ce témoignage qu'il ont raison contre tous; que la vérité les éclaire, et que la voie dure à leurs premiers pas, dans laquelle ils marchent si bravement, finira par devenir une voie triomphale.

C'est là précisément ce qui arrive à M. Puvis de Chavannes, dont les premières œuvres, si différentes de ce que nous voyons partout, causèrent d'abord une sorte d'étonnement, chez quelques-uns voisins de la défiance.. Aujourd'hui, on les acclame! et le jour viendra où l'on organisera des pèlerinages pour aller voir dans les musées et dans les palais dont elles seront l'honneur, à Lyon, comme à Marseille, chez les Normands comme chez les Picards, ses compositions magnifiques.

En ce moment, c'est Rouen qui obtient les faveurs du maître. Il célébrait l'an passé, dans un vaste panneau décoratif ses Arts et son Agriculture; il symbolise aujourd'hui, par deux figures d'une grâce exquise et d'une élégance toute classique, la *Poterie* et la *Céramique* — qui sèment de leurs merveilles le vieux sol de la Neustrie.



JIMENEZ

Les Deux Sœurs

JIMENEZ, qui est un travailleur et un chercheur, ne s'enferme pas, comme quelques artistes ont trop souvent le tort de le faire, dans un atelier où il y a plus de place pour les morts que pour les vivants. — Il aime, au contraire, à se mêler au mouvement et à la vie de ses contemporains. Son pinceau, très expert et très habile, se joue avec une souveraine aisance, et sans paraître s'apercevoir de la difficulté des choses, au milieu des périls des exécutions les plus compliquées.

Si ses pinceaux étaient des flèches, je dirais volontiers qu'il a deux cordes a son arc. Il nous montre tour à tour, en effet, des idylles villageoises, simples et naïves en leurs grâces rustiques, mais pleines de charme et de tendresse;

et des scènes empruntées au milieu parisien, conçues dans une gamme franchement populaire, mais débordantes de vie, de mouvement et d'action.

Le *Carreau du Temple*, exposé l'an dernier, appartenait à cette seconde manière.

Les *Deux Sœurs*, exposées cette année, nous ramènent à l'autre type de composition, également cher à M. JIMENEZ.

Ici, nous sommes en pleine nature, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois aux végétations opulentes.

Les deux sœurs viennent à nous — l'une déjà grande, jouant à la jeune mère, et tenant par la main la plus petite, un bébé aux joues roses, à la chevelure en broussaille, qui berce sa poupée.

C'est jeune, c'est frais, c'est aimable, et cela vous laisse dans l'âme je ne sais quelle impression de bonté, de douceur et de tendresse.







GALLAND

Le Triomphe de Bacchus

Galland, qui sait beaucoup, qui met un goût extrême au service de sa science, et dont la causerie est aussi instructive que ses œuvres sont intéressantes, est reconnu comme un véritable chef d'école par tous ceux qui ont le sentiment de l'art décoratif, et qui comprennent que, dans certains cas, la Peinture est condamnée à se faire l'auxiliaire de l'Architecture, pour concourir avec elle à l'embellissement de l'édifice dont l'architecte doit régler les détails de même qu'il en a conçu l'ensemble...

Ce serait une étude curieuse, et singulièrement profitable pour notre jeune école de peintres-décorateurs, celle que nous espérons faire un jour des œuvres sans nombre

que cette main ingénieuse autant qu'infatigable a semées aux voûtes et sur les parois de nos palais et de nos églises, de nos théâtres et de nos hôtels. On y trouverait, à un degré remarquable cette harmonieuse unité dont je proclame la nécessité, et dont M. GALLAND donne l'exemple.

Aujourd'hui, ma tâche est plus modeste, car je ne puis étudier qu'un seul des nombreux envois de M. GALLAND à l'Exposition du Champ de Mars.

C'est un simple dessus de cheminée pour la salle à manger du Président du Tribunal de Commerce de Bordeaux, M. Segrestaa.

Dans une ville où l'on boit aussi bien qu'à Bordeaux, le sujet s'imposait, et M. GALLAND, qui l'a bien compris, célèbre avec ses pinceaux le *Triomphe de Bacchus*.

Le petit dieu est encore enfant; mais on peut dire que déjà « il aime à rire, il aime à boire. » Le corps est bien dessiné, très sculptural dans sa grâce enfantine, avec une expression de visage d'une gravité précoce qui, dans l'enfant, permet de deviner le jeune dieu. Heureux les convives de M. Segrestaa, quand ils sableront le château Yquem et le château Laffitte, sous les yeux de Bacchus, président-né de leurs festins. Ils n'oublieront pas de porter un toast à M. GALLAND, qui l'a si bien peint!



RIXENS

Le Feu

Elle n'était, certes, ni vulgaire, ni facile, la tâche que l'on confiait à M. Rixens, en le chargeant de symboliser le *Feu*, pour orner un panneau décoratif dans une des nombreuses salles de l'Hôtel de Ville de Paris — celle-là que l'on appelle précisément la Salle des Sciences.

Il y a bien des façons de symboliser le feu : d'abord sous la forme d'un incendie, dévorant quelque édifice célèbre, le Temple de Diane à Ephèse, la Bibliothèque des Ptolémées dans Alexandrie, ou bien encore l'holocauste de quelques-uns de ces théâtres qui sont condamnés à brûler avec une périodicité presque régulière.

Mais ce sont là des faits divers, matière à simple repor-

tage, et M. Rixens n'a pas cru qu'ils fussent suffisants pour lui inspirer un tableau.

Il a donc symbolisé le feu sous la figure énergique d'un homme dans la force de l'âge, qui n'est pas beau comme Narcisse, Écho, Adonis ou Endimyon, mignons des déesses; mais il n'est pas vulgaire non plus, et l'on devine une rare énergie chez cet arrière-neveu des Cyclopes et des Cabires du monde Grec, qui est peut-être aussi un petit cousin des Kobolds de l'Olympe scandinave ou germanique. Le large rire qui éclate sur ses lèvres indique bien l'orgueil de l'homme, triomphant de la force brutale de l'élément, et la joie quelque peu bestiale de l'ouvrier qui ne connaît que ses muscles, et qui s'exalte dans sa victoire sur la matière.

Tout cela a été saisi et compris par M. Rixens avec la finesse d'observation d'un penseur, qui, dans l'exécution de son idée, n'oublie pas que le mérite pittoresque est indispensable à toute œuvre d'art. Son personnage, avec sa force sans lourdeur, et l'harmonieux balancement de ses lignes, prend une valeur singulièrement décorative.

On comprend en le voyant qu'il ne faut pas plaisanter avec le feu !



MUENIER

Le Catéchisme

MUENIER (Jules-Alexis), dont nous écrivons ici le nom pour la première fois, est un infatigable travailleur, dont la dévorante activité se projette dans toutes les directions. Il n'expose pas moins de dix tableaux dans les galeries du Champ de Mars, et la variété ne le cède pas au nombre dans son œuvre. Portraits, tableaux de genre, paysages, études de types et de physionomie, scènes de la vie populaire, tout s'y trouve, et tout s'y présente à nous avec un caractère toujours intéressant et une touche de très sincère originalité.

Entre ces diverses compositions qui toutes méritent l'attention, nous avons choisi le *Catéchisme*, d'abord

parce qu'il se présente avec un caractère franchement pittoresque, et puis aussi parce qu'il s'en dégage une impression d'honnêteté qui nous gagne et qui nous séduit. Trouvez-moi donc une meilleure figure que celle de ce bon vieux curé arrivé au soir de sa vie sans que rien n'ait troublé la sérénité de sa conscience pure. Assis sur sa chaise rustique, qui n'a rien de commun avec les trônes d'or et de velours de nos seigneurs les évêques, en pleine nature, en plein champ, au milieu des pavots en fleurs, et à l'abri des roses trémières qui dépassent d'une coudée sa tête vénérable, tout simplement, à la bonne franquette, sans même avoir de livre à la main, il fait la leçon à son jeune troupeau.

Et les petits, rangés sur le banc de bois, qui se lèvent chacun à son tour, pour répondre à *Monsieur le curé*, comme on les devine fils de bonnes mères, élevés dans l'honnêteté des familles encore pieuses, et n'ayant pas jusqu'ici payé le tribut à cette corruption du siècle, qui, dans nos villes maudites, les dévore plus jeunes et plus tendres!

On regarde avec plaisir des tableaux comme celui-là, et et si l'on éprouve un regret, c'est de ne pas être assez riche pour l'offrir à l'église de son village!



COURTOIS

Portrait de Mme Gauthereau

COURTOIS a un grand sentiment de la beauté féminine. C'est d'elle qu'il s'inspire dans presque toutes ses créations. Il en cherche, à travers le monde, les types variés et divers, et il les reproduit d'un pinceau magistral, toujours sûr de lui.

Qui ne se rappelle la grâce exquise de cette jeune *Bayadère*, sœur des péris sacrées, dont la danse aérienne et légère effleure les eaux du Gange, sans jamais mouiller la plante de leurs pieds divins ? Quel charme dans toute la personne ! Quelle souplesse dans tous les mouvements ! Quelle séduction dans ces yeux brillants, vraies fleurs noires, entr'ouvertes sous le front pâle...

Et, plus tard, quelle charmante et poétique image de l'abandon dans la tendresse et de l'innocence dans l'Amour, quand il peignait l'*Attala* de Châteaubriand, cette sœur

de Virginie, née comme elle de l'autre côté des flots de l'Atlantique, et qui nous apportait comme un parfum des savanes et des déserts du Nouveau-Monde ?

Ce n'était là, pour M. COURTOIS, que des études et des exercices. Il pelotait en attendant partie, et, dans cet effort de chaque jour, pour nous rendre, comme il les voyait — et et plus encore comme ils les sentait — l'élégance, le charme et la grâce de la femme, il acquérait cette maîtrise qui a fait de lui un des premiers portraitistes de notre époque, et qui vient de dire son dernier mot avec celle que l'on appelle tout naturellement la *belle Madame Gauthereau.*

Bien que le modèle soit une femme du monde, la critique se sent fort à l'aise pour en parler, parce que le suffrage universel... des salons, l'a mise au rang de ces *professionnal beauties*, comme on dit en Angleterre, qui appartiennent à la Chronique et à l'Art, comme les têtes couronnées appartiennent à l'Histoire. On dit que les Primitifs se mettaient à genoux pour peindre la Vierge. COURTOIS a dû éprouver la tentation de les imiter devant ce profil de médaille, ce col royal, aux nobles attaches, cette poitrine de Déesse, et ces épaules que Praxitèle eût pétries dans le plus fin Paros...


COURTOIS PARIS 1891.



DELORT

Pèlerinage à Trianon

Charles Delort a sa place marquée parmi les plus puissants évocateurs du passé. Personne ne sait comme lui ranimer les siècles évanouis, et faire revivre devant nous les Sociétés disparues. Son esprit doit être hanté des belles images de ce qui n'est plus, et, en deux coups de pinceau, il nous les rend visibles comme à lui-même. Possédant à un très haut degré le sentiment très juste du plein air, il aime à détacher ses groupes par des silhouettes nettes et vivement emportées sur de grandes masses de verdure, ou sur de beaux motifs d'architecture.

Il serait vraiment difficile de surpasser l'habileté de l'exécution de M. Delort, travaillant dans ces conditions choisies. Nous ne retrouvons plus ici le jour voulu et con-

venu de l'atelier, se projetant sur telle ou telle partie de l'œuvre. C'est, au contraire, la lumière diffuse, telle que la nature nous la donne, enveloppant tous les objets, faisant saillir toutes leurs formes, éclairant tous leurs aspects. Ici la justesse de l'effet est en proportion avec la finesse de l'œil et l'habileté de la main.

A ces mérites matériels, M. DELORT joint une qualité morale dont, pour mon compte, je déclare que je fais un tout autre cas...

Je veux dire une puissance d'émotion communicative, que je rencontre au même degré chez bien peu d'artistes... Est-ce qu'elle ne vous arrache pas des larmes cette dernière survivante d'un monde détruit, cette belle mélancolique, une des plus charmantes peut-être dans l'adorable groupe où l'on voyait autour de Marie-Antoinette la princesse de Lamballe, Madame de Polignac, la comtesse de Polastron, toutes fauchées par le glaive des Révolutions? DELORT est aussi poète qu'il est peintre. Pas un détail qui ne porte, dans cette composition magistrale — et nous ne sommes pas moins émus que celle qui vient pleurer devant ce dernier débris du vieux monde !



MESDAG

Le Départ

C'EST le soir — il s'en vont dans l'ombre, vers la haute mer déjà soulevée, vers la nuit qui descend lentement du ciel. C'est bien la mer du Nord, aux vagues ternes et sombres, sur laquelle pèse une atmosphère humide et lourde, chargée de tempêtes.

La tempête, on le devine rien qu'au lourd balancement de ces nefs sans grâce et sans élégance, qui ne résistent que par leur masse et leur poids.

Les navires ont leurs destins comme les hommes. Quelle différence entre ces embarcations obèses, destinées à devenir fatalement le jouet de la tourmente, et ces yachts fin de siècle, véritables modèles de la construction navale, réalisant tous les *desiderata* de la science, fendant le flot de leur proue aigüe, rangeant les côtes périlleuses sans paraître

se douter du péril, effleurant les écueils, et se jouant dans l'orage comme ces oiseaux de mer qui n'ont jamais redouté le naufrage, et qui volent également bien dans le vent et contre le vent !

C'est possible, tout ce que je dis là, et cela doit être vrai, puisque je le dis, ce qui n'empêche pas que ces merveilles de luxe, d'élégance et de confort sont moins pittoresques, moins amusantes à peindre que les lougres, les goelettes ou les simples barques de MESDAG...

C'est qu'il connaît la mer, celui-là, et qu'il ne la peint pas en chambre. Ou je me trompe fort, ou il doit vivre sur le rivage et peut-être même plus souvent à bord qu'à terre. Mais aussi, comme il sait nous rendre un coup de vent ! comme il manie bien le lourd paquet d'eau qui tombe comme un boulet sur le pont d'un navire — et le balaie... Ce n'est pas à lui qu'il faut apprendre l'effet du tangage ou du roulis. Ils les connaît comme un vieux loup de mer. Mais il connaît aussi le charme des nuits sereines, la beauté des soirs empourprés, et le sourire du matin, quand l'aurore teint de rose la voile trouée des vieilles barques, et donne les splendeurs de la pourpre à la toile bise qui badine le long des mâts.

Le jour où il le voudra MESDAG, avec ses pinceaux, écrira les poèmes de la mer !

RAFFAELLI

Le Grand-Père

Je ne sais si M. Raffaelli a étudié dans Victor Hugo *l'art d'être Grand-Père ;* mais on pourrait le croire, rien qu'à voir l'impression de sérénité, de contentement et de parfait bonheur qui rayonne sur la face ridée, tannée et parcheminée de ce bon vieux, qui s'en va par la campagne, tenant d'une main la pipe fidèle, dont il aspire de temps en temps quelque bouffée, et, de l'autre, la fillette en sabots, qui marche gravement à côté de lui.....

Lui et elle, ils sont aussi bien posés l'un que l'autre, et jamais artiste n'a mieux pris la nature sur le fait. On dirait que le pinceau de Raffaelli, participant ce jour-là de la toute-puissance que l'on accorde à la baguette des enchanteurs a transporté de la réalité dans son cadre la

fillette et le vieillard. Le contraste a été habilement saisi entre l'insouciance du vieux, qui sent que sa tâche est finie, et qu'il n'a plus qu'à se laisser vivre, jusqu'au moment où il lui faudra se laisser mourir, et la gravité précoce de l'enfant, qui regarde vaguement quelque part, au loin devant elle, tout en traînant la longue branche morte, épave de la forêt voisine.

Aujourd'hui que nous ne voulons plus ni rois, ni princes, ni marquis ; aujourd'hui que nous préférons le haillon à la pourpre, et le travailleur au capitaliste — alors même que le travailleur ne travaille et que le capitaliste est ruiné — voilà bien les tableaux au goût du jour, et M. Raffaelli peut se vanter d'être dans le mouvement. N'y est pas qui veut !





BRÉTEGNIER

L'Atelier de Meissonier

Bien qu'une mort soudaine comme un coup de foudre, et prématurée, car les hommes de génie semblent toujours mourir jeunes, malgré le nombre des années parcourues, quand la camarde ferme leurs mains encore pleines d'œuvres et d'espérances, ait enlevé le fondateur de la *Société Nationale des Beaux-Arts* avant qu'il n'ait pu achever le tableau qu'il destinait à l'exposition actuelle, il y sera cependant représenté par une composition déjà ancienne *La Barricade* qui fut longtemps l'objet de ses intimes et secrètes préférences.

Le public, nous en sommes convaincus, l'accueillera avec une curiosité émue.

*

C'est le même sentiment qu'il éprouvera, nous n'en doutons pas, en face du beau tableau de M. Brétegnier, représentant avec une si intelligente fidélité l'*Atelier du maître.*

La pièce est immense, occupant tout un étage de cet hôtel vaste et superbe, grand comme un Palais, où Meissonier abrita les dernières années de sa vie, et dont sa veuve fait les honneurs à quelques intimes avec la dignité d'une reine à laquelle le veuvage n'aurait pas enlevé sa couronne.

L'atelier, dont le beau travail de M. Brétegnier nous donne une si juste idée, vous prend des airs de musée, avec ce merveilleux ensemble de tableaux, de bustes, de statues et d'objets d'art de toute espèce, dont le grand peintre aimait à s'entourer, comme autrefois les maîtres somptueux de la Renaissance, amis des rois, commensaux des papes et familiers des empereurs.

Nous estimons, pour notre compte, que la magnificence de la vie convient à la magnificence du talent, et nous remercions M. Brétegnier de nous avoir permis de reconnaître chez Meissonier cette harmonieuse unité de l'homme et de l'artiste.






Gounod son ami

CAROLUS-DURAN

A mon ami Gounod

Si l'on me disait que l'Exposition du Champ de Mars a été créée, inventée et organisée pour la plus grande gloire de M. Carolus Duran, je le croirais assez volontiers.

Cet artiste puissant et fécond, au talent si souple et si varié, dont chaque œuvre nouvelle semble la manifestation d'une nouvelle manière, devait se sentir mal à l'aise dans les entraves que lui jetait le règlement un peu mesquin des Champs-Élysées, ne permettant à chaque artiste que l'envoi de deux tableaux. Avec ces dispositions draconiennes, qui ne devraient viser que les médiocrités, nos grands producteurs hésitent devant leurs œuvres, quand il s'agit de faire un choix, et regrettent de ne pouvoir donner au public une plus juste mesure d'eux-mêmes.

Le Champ de Mars est plus libéral, et nous lui devons cette rare bonne fortune de pouvoir étudier en même

temps dix tableaux de Carolus-Duran — une fortune !

Carolus-Duran est aujourd'hui le maître peintre par excellence, et, quand on sort des galeries voisines, attristées trop souvent par des tonalités languissantes et ternes, on éprouve une véritable joie, et comme un épanouissement de plaisir devant ces enchantements de la couleur triomphante. Les quatre grandes figures de femmes en pied, superbes comme des impératrices et des reines, semblent nous dire le dernier mot de l'élégance et de la grâce. Les chairs palpitent sous l'afflux du sang généreux de la jeunesse, et c'est le souffle même de la vie qui fait frissonner le satin de ces bras, de ces épaules et de ces poitrines, que le frou-frou des étoffes moelleuses caresse si doucement.

De cet ensemble merveilleux, nous avions envie de détacher la *Danaé* antique, attendant la pluie d'or de Jupiter, dont le modèle souple et la grâce achevée nous avaient séduit.

Elle est promise, paraît-il, à de plus brillantes destinées ; nous nous dédommagerons, en reproduisant le portrait de *Maître Gounod* d'une tonalité si fine dans sa gamme blanc majeur, et dont le pinceau observateur de Carolus a si bien rendu l'expression, tour à tour mystique et roublarde, car l'auteur de *Faust*, de *Mireille* et de *Roméo*, n'appartient pas à la catégorie des génies naïfs. Pour le croire un peu, il faudrait l'être beaucoup soi-même !



ALFRED STEVENS

La Lettre

Nous devons à l'obligeance et à la courtoisie d'un riche amateur de Bruxelles, M. Wimenet, la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs un des plus jolis tableau d'ALFRED STEVENS.

La *Lettre* nous semble, en effet réunir dans un merveilleux ensemble toutes les qualités exquises qui font d'ALFRED STEVENS le premier peintre de genre de son époque, et que l'on pourrait, je crois, résumer d'un seul mot : *Le Charme!* Oui, c'est un charmeur, et en regardant ces petites toiles, que l'on voudrait couvrir d'or, on se rappelle ce mot d'un penseur anglais :

« *A thing of art is an endless joy.*

« L'Art donne des joies qui ne finissent jamais ! »

Je passerais ma vie à les regarder, ces jolis tableaux, et je croirais mourir trop jeune quand je ne les verrais plus.

Le public est absolument de mon avis, et les quinze ou vingt toiles qui portent, au Champ de mars, la signature de l'illustre maître ne semblent point épuiser sa curiosité. Il en demande encore, le gourmand !

Eh, pourtant ! quelle gamme de sentiments et d'impressions nous pouvons parcourir avec ces œuvres délicieuses, l'*Ophélie*, le *Papillon*, la *Pensive*, la *Dame Jaune*, la *Lecture*, les *Figures* avec clair de lune, et ces *Plages* et ces *Marines*, enlevées d'une touche si délicate et si fine.

Il n'est pas besoin de la regarder à deux fois l'aimable composition que nous reproduisons ici, pour voir que STEVENS est vraiment le peintre des femmes.

Quelle grâce dans cet ensemble, quelle perfection dans ces détails, et quelle modernité, si l'on me permet d'employer ce mot un peu nouveau, mais qui rend bien ma pensée, dans cette correcte élégance. On ne saurait quitter ce visage de charmeuse qui vous attire, qui vous prend, qui vous trouble... et qui vous garde...

Très joli, très intime et d'une pénétrante poésie, le paysage qui occupe la droite du tableau, avec ses lumières argentées ; tombant d'un ciel clair, sur les eaux frissonnantes d'un beau lac. J'ai rarement éprouvé une impression plus profonde et plus heureuse. Merci, Monsieur !

JOAN BERG

Le Mariage

C'est fini ! Le prêtre les a bénis ; les amis ont défilé pendant une heure trois quarts dans la sacristie trop étroite, faisant tout haut des compliments, et tout bas des critiques. — La voiture aux chevaux blancs les emporte, et il me semble entendre le mari impatient dire tout bas à la jeune épousée rougissante :

— Enfin, bientôt seuls !

Et ils s'en vont !

La foule curieuse grouille derrière eux, — çà et là quelques jolies figures de femmes, bien parisiennes — minois populaires, spirituels et piquants.

Mais ce n'est pas là que se trouve le tableau de M. Joan Berg.

*

Le tableau, il est tout entier, à gauche du spectateur, dans un groupe de jeunes séminaristes, qui sortent de l'église, leur livre de prières à la main. Si modestes qu'ils soient dans leur tenue et leur allure, ils ont risqué un regard — du côté de la voiture aux chevaux blancs. — Et ils ont aperçu cette vision d'amour — cette belle créature, toute frémissante, près de cet homme jeune et ardent, qui lui parle tout bas — et un trouble passe dans leurs âmes.

Très curieuses à étudier ces physionomies jeunes, sincères, honnêtes — vertueuses au fond, mais qui éprouvent aussi par moments l'influence du printemps et de la sève montante.

Il y a là de palpitantes études de jeunes hommes, chastes jusqu'ici, que le spectacle du vice remplirait d'horreur, et que la vue du bonheur permis — et du plus attrayant qu'il soit donné à l'homme de goûter dans cette vallée de larmes, — remplit d'un sentiment de trouble et de délices qui peut devenir pour eux une volupté douloureuse et un cher tourment.

J'ajouterai que le tableau de M. Joan Berg si consciencieusement étudié, est d'une irréprochable exécution, et révèle une singulière habileté de main.



ROGER-JOURDAIN

Yachting

Le *Yachting* qui nous vient d'Amérique et d'Angleterre, et qui s'est si promptement acclimaté chez nous depuis un quart de siècle, est certainement le plus élégant, le plus aristocratique et le plus intelligent des sports. Son seul tort, c'est de n'être pas à la portée de tout le monde ; pour s'y livrer il ne suffit pas d'aimer la mer, il faut encore pouvoir mettre le fort chèque au service de son goût.

C'est dommage ! Car savez-vous vraiment rien de plus charmant que de se sentir maître de son navire — *après Dieu*, comme disaient les anciennes formules, en usage chez nos bons aïeux — de mettre le cap sur le point du monde où l'on veut aborder, et, avec un petit groupe d'a-[illegible]isis — ou, ce qui est encore mieux, — avec la seule

aimée, — de s'en aller ainsi, tous deux, à travers les Océans, visitant les terres inconnues, faisant escale, aux rivages préférés, remontant les fleuves hospitaliers, et se donnant la joie de découvrir de temps en temps une minuscule Amérique ou une toute jeune Océanie, là-bas, là-bas, par delà les mers inconnues.

Roger Jourdain, un fin dilettante des bonheurs distingués et des joies délicates et choisies, n'envisage par le *Yachting* sous cet aspect, à la façon d'un Christophe Colomb ou d'un Vasio di Gama, et si j'examine attentivement son tableau, si élégant et si fin, je vois qu'il applique surtout la navigation de plaisance à la protection du *Flirt* et du tête-à-tête.

C'est un autre côté de la question.

Quant à vous, riches d'amour, — mais seulement d'amour — qui ne pouvez aller qu'à la Grenouillère par le Touriste — mince de Yacht ! — consolez-vous, en redisant les vers du poète :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager,
Que ce soit aux rives prochaines !
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau
. Toujours jeune et toujours nouveau !

Vous n'avez pas besoin d'un million pour cela, et Roger Jourdain fera votre portrait tout de même..... si vous êtes gentils !





ROLL

Thaulow et sa femme

Roll est un des artistes les plus puissants de ce temps-ci. Il sait faire manœuvrer les foules dans ses vastes cadres, comme un général d'armée les régiments, les brigades et les divisons sur l'échiquier des batailles. Les immenses toiles décoratives appellent son vaillant pinceau. Son ardeur s'accroît en proportion de l'espace qu'on lui livre. Il serait tenté de n'en trouver jamais assez !

L'*Inondation*, la *Grève des Mineurs*, la *Fête du 14 Juillet*, attirèrent, sur l'artiste, fort jeune encore, une attention qui, depuis lors, ne s'est jamais détournée de lui.

Dans ces compositions, que je qualifierais volontiers de gigantesques, il sut nous prouver la souplesse de sa facture, et une rare aptitude à saisir la variété des poses, l'originalité des types, et cette animation et cette vie si

nécessaires aux œuvres pittoresques, qui doivent, en quelque sorte, s'imposer à l'attention du public.

Entre ses mains, jeunes et frémissantes, la peinture officielle s'assouplissait jusqu'à devenir amusante comme un tableau de genre. Avec *Don Juan* et *Haydée*, souvenir de Byron, il accuse des tendances romantiques, dignes d'un petit neveu d'Eugène Delacroix ; la *Chasseresse* levant l'épine, pour transpercer un jaguar, nous montra chez lui un artiste plein de brio, d'élégance et de légèreté ; la *Fête de Silène* nous prouva bientôt que le nu n'avait pour lui ni secret, ni mystère, et que le coloriste habile et puissant était vraiment le maître de l'ombre et de la lumière.

Aujourd'hui, M. Roll se délasse de ces grands travaux, en méditant peut-être de nouvelles œuvres dignes des premières. Mais l'exposition actuelle du Champ de Mars ne nous montre de lui que de petits tableaux.

Il y dépense beaucoup de verve, d'esprit, de belle humeur et de bonne grâce.

Voyez plutôt cet aimable ménage, la galanterie de Monsieur offrant une fleur à Madame, et le sourire aimable par lequel la fem-



JEANNIOT

La Chanson de Gibert

C'EST le propre de l'artiste de savoir se transformer et de nous apparaître comme un homme nouveau à chaque exposition nouvelle

« Variété c'est ma devise ! »

a dit le poète. Le peintre peut en dire autant, et avec non moins de raison.

M. JEANNIOT est un collaborateur assidu du *Paris-Salon* et nous avons reproduit un certain nombre de tableaux signés de lui, et consacrés à la vie militaire dans ce qu'elle a de plus rude et de plus dur ! Non pas des *fils à papa*, des sous-off chics, et des lieutenants que l'on connaissait mieux dans les salons qu'à la caserne, ainsi qu'aimait à les peindre feu Protais, d'aimable mémoire ; mais de simples soldats, ou tout au plus de modestes capo-

raux, en marche ou à l'exercice, ployant sous le poids du jour ou sous le faix du bagage.

Aujourd'hui avec son *Lawn-Tennis* ou sa *Chanson de Gibert*, M. Jeanniot nous apparaît comme un autre homme. C'est le peintre du high-life et l'illustrateur des grâces et des élégances à la mode.

Je ne dis pas que cette note là soit faite pour me déplaire. J'aime toutes les notes, pourvu que ce soient vraiment des notes d'art.

Tout le monde connaît *Gibert*, ce comique des salons, toujours de bon goût et de bon ton, maître du rire, du sourire plus encore, très fin, très contenu, et que les femmes peuvent écouter sans avoir jamais besoin de cacher une furtive rougeur sous l'éventail.

M. Jeanniot a bien saisi sa physionomie spirituelle et bon enfant, et sa verve, et son entrain, et sa gaieté... et quel parterre de jolies mondaines il a su lui donner... Je l'aimerais mieux, pour mon compte, que le fameux parterre de rois donné à Talma par Napoléon, dans ses haltes à travers l'Europe vaincue. Les robes viennent de chez la bonne faiseuse, et le *Waver* fait onduler... naturellement, les vagues blondes ou brunes de ces belles chevelures. Pourquoi donc, après tout, ne pas nous montrer de temps en temps une échappée de vie heureuse ! Est-ce que la vie triste ne nous serre pas souvent de trop près ?

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur d'aviser MM. les voyageurs que, d'accord avec un grand nombre de Commerçants parisiens, elle a établi, à la **Gare Saint-Lazare**, une Consigne spécialement affectée au Commerce.

Les personnes qui achètent un objet dans un Magasin ayant donné son adhésion à cette combinaison, peuvent retirer rapidement cet objet à la **Consigne du Commerce**, avant le départ de leur train, sans autre formalité que la présentation d'un bulletin de Dépôt remis à l'acheteur par le vendeur au moment même de la vente.

La Liste des Maisons ayant donné leur adhésion à la **Consigne spéciale du Commerce**, est affichée à la **Gare Saint-Lazare**, dans la **Salle des abonnements et des renseignements** (Galerie supérieure) et sur le **Bureau de cette Consigne** (Galerie inférieure), entre les Bureaux de bagages de la Grande Ligne et ceux de la Banlieue.

Ceux de MM. les voyageurs dont les fournisseurs habituels n'ont pas encore adhéré, trouveront, soit au **Bureau des Abonnements et des renseignements**, soit à la **Consigne** elle-même, des instructions imprimées qui leur permettront d'éclairer ces fournisseurs sur les avantages offerts par cette mesure nouvelle, tant au Public qu'au commerce.

PRIX DU DÉPOT :

0 fr. 05 par colis et par jour — Minimum de perception, **0 fr. 10**

Nouvelles Cartes d'Abonnement, avec parcours circulaires sur la Banlieue de Paris.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, depuis le 1er Septembre dernier, de nouvelles cartes d'abonnement (1re et 2e classe), de 3 mois, de 6 mois ou d'une année, pour les quatre itinéraires suivants :

1° de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Saint-Cloud, Pont de Saint-Cloud, Garches, Sèvres (Ville-d'Avray et rive gauche) et vice versa ;

2° de Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse) à Versailles (Rive droite et rive gauche) et vice versa ;

3° de Paris (Saint-Lazare) à Saint-Germain (via Le Pecq et Marly-le-Roi) et vice versa.

4° de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Versailles (Rive droite et rive gauche) et à Saint-Germain (via Le Pecq et Marly-le-Roi) et vice versa.

Arrêts facultatifs à toutes les gares intermédiaires.

Faculté de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les Cartes des 1er 2e et 4e itinéraires sont, moyennant un supplément de prix, rendues valables sur la Ceinture, de Paris (Saint-Lazare) à Ouest-Ceinture.

Services quotidiens rapides entre Paris et Londres

PAR DIEPPE ET NEWHAVEN

Les importants travaux exécutés dans les ports de Dieppe et de Newhaven, en donnant la facilité d'organiser, dans ces deux ports, des départs à heures fixes, **quelle que soit l'heure de la marée**, ont permis aux Compagnies de l'Ouest et de Brighton de réduire considérablement la durée du trajet entre Paris et Londres et de créer des services rapides qui fonctionnent tous les jours, sauf le cas de force majeure, aux heures indiquées ci-dessous.

de Paris à Londres :

		1re 2e 3e Cl.
Départ de Paris (Saint-Lazare)		8 h. 50' du soir.
Départ de Dieppe		1 heure du matin.
Arrivée à Londres	Gare de London Bridge	7 h. 40' du matin.
—	Gare de Victoria	7 h. 50' du matin.

Prix des Billets :

Billets simples, valables pendant 7 jours.

1re classe 41 fr. 25. — 2e classe 30 francs. — 3e classe 21 fr. 25

plus 2 francs par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

1re classe 68 fr. 75. — 2e classe 48 fr. 75. — 3e classe 37 fr. 50.

plus 4 francs par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-LONDRES

Cinq Services rapides quotidiens dans chaque sens.

Trajet en 7 h. 1/2 — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les Trains, sauf le Club-Train, comportent des 2e classes.

Départs de Paris :

Viâ Calais-Douvres : 8 h. 22' — 11 h. 30' du matin — 3 h. 30' (Club-Train) 8 h. 25' du soir.

Viâ Boulogne-Folkestone : 10 h. 10' du matin.

Départs de Londres :

Viâ Douvres-Calais : 8 h. 10' — 11 h. du matin — 3 h. 15' (Club-Train) et . 15' du soir.

Viâ Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Depuis le 15 Mars, les voyageurs munis de billets de 1re classe sont admis *ns supplément* dans la voiture de 1re classe ajoutée au Club-Train entre ris et Calais.

De Calais à Londres, supplément de 12 fr. 50.

Un Service de Nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes, viâ lais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10' du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un Service de Nuit à prix très réduits et à heures variables, viâ Boune-Folkestone.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 15' du matin — Midi 40' — 3 h. 50' — 6 h. 20' et h. du soir.

parts de Bruxelles à 7 h. 30' du matin — 1 h. 15' — 6 h. 38' du soir et Minuit.

Wagon-Salon et Wagon-Restaurant aux trains partant de Paris, à 6 h. 20' soir et de Bruxelles à 7 h. 30' du matin.

Wagon-Restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15' du matin et de xelles à 6 h. 38' du soir.

Services directs entre Paris et la Hollande

TRAJET EN 10 h. 1/2.

éparts de Paris, à 8 h. 15' du matin — Midi 40' et 11 h. du soir.

— d'Amsterdam à 7 h. 30' du matin — Midi 55' et 5 h. 55' du soir.

— d'Utrecht à 8 h. 16' du matin — 1 h. 37' et 6 h. 37' du soir.

rvices directs entre Paris, l'Allemagne et la Russie

Cinq express sur Cologne, trajet en 10 heures :

éparts de Paris à 8 h. 15' du matin — Midi 40' — 6 h. 20' — 9 h. 25 et du soir.

éparts de Cologne à 8 h. 30' du matin — 1 h. 13' et 10 h. 47' du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

éparts de Paris à 8 h. 15' du matin — Midi 40' — 9 h. 25'. et 11 h. du soir.

— de Berlin à 1 heure — 9 h. 38' et 11 h. 50' du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

éparts de Paris à Midi 40' — 9 h. 25 et 11 h. du soir.

— de Francfort à 8 h. 10' du matin — 5 h. 15' et 10 h. 43' du soir.

Un express sur Saint-Pétersbourg, trajet en 62 heures :

épart de Paris à 11 heures du soir.

— de Saint-Pétersbourg à 6 heures du soir.